

La Biche et moi

Un vent frais balayait par vagues ses longs cheveux noirs de jais, faisant doucement danser les feuilles vertes quelques mètres au-dessus d'elle. Assise à l'ombre d'un arbre centenaire, les genoux repliés contre elle, elle se sentait à l'abri de tout. Protégée par les longues et tortueuses branches qui se balançaient au rythme des bourrasques, toutes ses peurs et craintes étaient apaisées.

Autour d'elle s'étendait gracieusement une immense forêt de chênes, tous plus vieux les uns que les autres. Ils avaient évolués de manière à tous se frôler dans leurs plus hautes branches, ne laissant passer que quelques rais de lumière crue et aveuglante. Ils semblaient former un réseau uni aussi bien dans leur feuillage entrelacé que dans leurs racines noueuses qui sortaient ça et là du sol, souvent recouvertes par une épaisse mousse verte gorgée d'eau. Mais chacun avait sa propre histoire, son propre vécu.

Là, à l'abri du soleil, sous cette vaste couverture végétale, elle quittait régulièrement la réalité avec une déconcertante facilité.

Car ce qui l'entourait en vérité n'était qu'une vaste pelouse entretenue par la main de l'Homme. Sa vision de la grande forêt reposante s'était soudain troublée pour rapidement disparaître et la triste réalité reprenait son cours. Elle était certes bien adossée à un arbre mais celui-ci, âgé d'à peine une dizaine d'année, n'avait rien de majestueux. Lui, comme tous les autres arbres plantés consciencieusement tous à la même distance les uns des autres de chaque côté du chemin de gravier qui traversait de part en part un parc comme on en trouve des milliers.

Ce parc était tout ce qu'on pouvait trouver de plus artificiel dans la recreation de la nature. Comment, sinon par la main de l'homme, un pin du sud pouvait côtoyer à la fois un saule pleureur et un grand sapin ? Quelle aberration ! Et là, de l'autre côté de son arbre maigrichon, s'étendait un petit lac où une dizaine de canards se prélassaient paresseusement. Et ici aussi, la main de l'homme

était incontestablement présente : qui d'autre qu'un humain aurait pu bâtir pour ces oiseaux palmés une maisonnette d'un rouge aussi criard ?

Elle jura entre ses dents. En une demi-seconde, sa vision s'était évaporée et elle se retrouvait dans le triste parc à côté de chez elle. Sa forêt secrète, il était facile d'y entrer mais bien plus dur d'y rester.

Les dérangeants auteurs de sa distraction lui tournèrent un peu autour. Il s'agissait de deux petits chiens qui se courraient l'un derrière l'autre en s'aboyant dessus. Ils avaient beau avoir le côté mignon des petites bêtes, leur présence l'avait dérangée dans son havre de paix : jamais sa belle forêt n'aurait abrité de chien. Du moins, pas d'aussi bruyants, et c'est ce qui l'avait déconcentrée.

Son retour à la réalité se faisait progressivement et par étapes. Si la vue lui revenait quasiment instantanément, il en allait autrement de l'ouïe. Un sifflement aigüe lui vrillait les oreilles quelques secondes, avant de laisser place aux bruits qui l'entouraient. Elle cligna des yeux en entendant tout ce vacarme propre à la civilisation qui l'étouffait : au-dessus d'elle, des avions qui volaient au ras de la ville, des voitures roulaient bien trop vite et se klaxonnaient entre elles, une sirène résonnait en écho au loin...

Les sons de ce qui l'entourait directement commencèrent à se faire entendre : les discussions des passants, les pépiements des oiseaux, le bruissement des feuilles, et encore et toujours les aboiements bruyants de ces maudits petits chiens. Ces derniers étaient les plus assourdissants car ils étaient à l'origine de son retour au réel. Elle posa doucement les mains sur ses oreilles misent à rude épreuve afin de masquer au mieux tous ces sons. Ou au moins, de les atténuer.

Un jeune corbeau s'approcha alors d'elle, la regardant de ses yeux perçant, en inclinant la tête comme pour chercher à comprendre cette étrangère assise au pied de son arbre. Il boitilla dans sa direction, de sa démarche comique et maladroite d'oiseau. S'il était gracieux dans les airs, il n'en allait pas de même quand il s'agissait d'avancer sur ses petites pattes... Arrivé à un mètre d'elle, il s'arrêta. Elle plongea alors ses yeux dans les siens pour tenter de comprendre cet étrange corbeau. Lentement, elle baissa les mains, laissant la cacophonie de

la ville emplir ses oreilles, sans le quitter du regard. Elle avait dans l'idée de redorer l'image cruelle et triste du corbeau : un oiseau noir sans pitié qui accompagnait soit les sorcières, soit le diable. Alors que son vol était tout aussi beau que celui d'un autre oiseau.

Voilà à quoi elle pensait avant que le corbeau ne lui piaille soudain dessus. Son cri perçant déchira ses tympans déjà fragilisés. Maudit corbeau ! Il lui avait fait peur ! Son cœur réveillé par la surprise battait frénétiquement à ses tempes tandis qu'elle regardait le corbeau s'envoler au loin en poussant d'autres cris rauques. On aurait dit qu'il se moquait d'elle, fichu volatile ! Tant pis pour la réputation des corbeaux, aussi nombreux dans cette ville soient-ils !

Se ré-adossant contre l'arbre, elle essaya de se détendre. Fermant les yeux, elle inspira un grand coup avant de souffler doucement. Elle se concentra pour atténuer le bruit de la ville, l'image du corbeau et la pelouse artificielle. Lorsqu'elle se sentit plus calme, elle rouvrit les yeux, et elle était de retour : sa forêt était là, belle et silencieuse. Elle sourit. Ces derniers temps, elle avait toujours peur de plus en plus de mal à venir ici sans qu'elle ne sache pourquoi, alors c'était un soulagement à chaque fois qu'elle réussissait. En s'appuyant contre l'arbre majestueux derrière elle, elle décida de se lever pour se dégourdir les jambes. Elle prit appui sur l'une des énormes racines qui l'entourait et poussa sur ses jambes, tandis que son autre main glissait le long de la vieille écorce rugueuse. La tête lui tournait un peu, comme après chacun de ses « voyages ». En regardant autour d'elle, elle aperçut au loin la frimousse de la Biche se détachant entre deux arbres. Celle-ci se tourna vers elle et son regard semblait lui souhaiter la bienvenue dans leur Domaine.

--- 13/10/2015---

Bien qu'elle ne la voyait que rarement, d'aussi longtemps qu'elle s'en souvienne, la Biche avait toujours été là. Elles partageaient la forêt sans que jamais l'une se l'approprie au dépend de l'autre. Depuis toute petite, cet endroit était son havre de paix, son repère où elle se réfugiait souvent lorsque la réalité devenait trop lourde.

En soupirant d'aise, elle se détourna de la Biche et partit nonchalamment à la découverte d'une nouvelle portion de son Domaine qui semblait infini, regardant tantôt les portions de ciel entre les feuilles, tantôt la faune plus ou moins discrète qui l'entourait, comme les Ecureuils-Farceurs toujours prêts à lui sauter dessus pour voyager sur son épaule ou les Piailleurs, ces minuscules volatiles mono-ailés qui aimaient venir lui chantonner à l'oreille des mélodies de leur composition. Leur unique aile dans le dos rendait leur vol difficile car ils ne cessaient de décrire des cercles au-dessus d'elle, mais leur affection pour elle rendait anodin ce léger handicap. Ils voyageaient toujours par trois, voletant chacun sur le bord du même cercle, aussi facilement que s'il avait été tracé dans l'air. Aucun ne déviait jamais du cercle, mais si l'un en modifiait la taille, il était aussitôt suivi par ses compères.

Alors qu'un groupe de Piailleurs lui tournait justement autour, elle se remit à penser au gros corbeau noir. Elle avait vraiment cru qu'il voulait lui transmettre un message, communiquer avec elle avant qu'il ne lui piaille dessus. Mais qu'aurait-il pu lui dire ? Même dans son Domaine, aucun animal ne pouvait lui parler, du moins pas avec des mots : la plupart de ceux qu'elle croisait arrivaient à lui transmettre une sensation qui pouvait servir de message qu'elle interprétait à sa guise. Ainsi, les Piailleurs lui apportaient une sorte d'excitation qui lui faisait penser qu'ils étaient heureux de chanter avec elle, les Ecureuils-Farceur lui donnaient l'envie de tout découvrir et de chercher dans chaque recoin de la forêt, chose qu'eux-mêmes faisaient avec ses propres affaires. L'un d'eux était justement en train de fouiller dans son sac pour voir s'il y avait de nouvelles choses.

Une émotion jaillit dans son esprit, lui apprenant deux choses : l'une, qu'un Rat-Goûdin était proche, l'autre, qu'elle était enfin arrivée dans une zone non-explorée de sa forêt. En effet, quelques mètres plus loin, l'attendait ce qui pourrait s'apparenter à un ragondin avec une épaisse fourrure brune, gros comme un sanglier, et qui la regardait en faisant de petits sauts. Au fur et à mesure qu'elle s'en approchait, toujours accompagnée par ses petits amis volants, la sensation dans son esprit devenait plus nette : un goût d'eau un peu sucrée lui envahit la bouche.

Le Rat-Goûdin, comme elle l'avait surnommée, avait la propriété de mettre à sa bouche toute chose qu'il découvrait pour la première fois, et était toujours à

l'affût de nouveaux goûts. Voilà pourquoi elle ne les trouvait généralement qu'en des endroits qu'elle n'avait pas encore explorés. Etrangement, ces petites bêtes semblaient l'attendre pour trouver de nouveaux horizons, comme si c'était elle qui déterminait la carte de la forêt.

Le goût qu'elle percevait dans sa bouche n'était en réalité qu'une projection du Rat-Goûdin. Il avait trouvé une source d'eau et était venu la chercher pour lui montrer.

- Vas-y, je te suis ! Montre-moi où tu as déniché cette eau, lui lança-t-elle toute joyeuse.

S'il y avait bien une chose qu'elle avait en commun avec eux, c'était la joie de découvrir de nouvelles choses. Elle n'avait encore jamais croisé de ruisseau ou de rivière dans sa forêt. Tout content, le Rat-Goûdin se détourna d'elle et se mit à avancer en marchant sur ses deux pattes arrière. Il était plutôt rapide, malgré son gros ventre rond et avançait en se dandinant un peu. A chaque fois qu'il était sur le point de tomber d'un côté ou de l'autre, il s'aidait de sa longue queue rose de rat pour se rééquilibrer en l'appuyant dans le sol. Sa démarche était un peu celle d'un homme ivre qui titubait, et pourtant, un Rat-Goûdin ne tombait jamais.

Celui qui la précédait jetait souvent un regard furtif en arrière pour voir si elle le suivait toujours. Et lorsqu'il la voyait écarter les branchages ou contourner un buisson pour le rejoindre, il se retournait satisfait et reprenait sa course.

Elle ne su pas exactement quand le décor se mit à changer, mais sa vaste forêt où elle se baladait relativement facilement avait laissé place à un bois mal-entretenu qu'elle traversait en s'égratignant les bras sur des ronces et écartant des branches basses qui venait entraver son chemin. Elle n'avait d'yeux que pour le Rat-Goûdin qu'elle ne voulait pas perdre de vue, aussi tentait-elle d'aller le plus rapidement possible.

Le silence pesant, seulement interrompu par ses pas dans les feuilles mortes ou les craquements de branchages qu'elle rencontrait lui fit remarquer que ses Piailleurs l'avaient abandonnée. Prise d'un doute, elle mit la main dans son sac à bandoulière. Aucune trace de l'Ecureuil-Farceur de tout à l'heure, elle était donc seule avec le Rat-Goûdin, tandis que le bois semblait se refermer aujourd

plus sur elle à chaque pas. Alors que ça allait devenir vraiment étouffant, elle déboucha sur une petite clairière où l'attendait patiemment son guide...